

Concordance Mytho-Physico-Cabalo-Hermétique¹

par
Fabre du Bosquet

Préface
Charles d'Hooghvorst

Deux siècles nous séparent de l'auteur discret de « La Concordance Mytho-Physico-Cabalo-Hermétique »... deux siècles pour que resurgisse ce petit joyau oublié de la Sainte Science d'Hermès. Une première édition bilingue français-espagnol avait déjà paru en 1986 aux éditions Obélisco, Barcelone, actuellement épuisé.

En 1785, pourtant, avait été publié à Londres un petit in-8 de 110 pages, tiré à un très petit nombre d'exemplaires, portant des corrections et additions manuscrites, et intitulé : « Mes idées sur la nature et les causes de l'air déphlogistiqué, d'après les effets qu'il produit sur les animaux, en prolongeant leur force et leur vie. » Son auteur : Fabre du Bosquet.

Ni la Bibliothèque Nationale ni le British Museum n'en possèdent d'exemplaires.

Il s'agit du *Traité Préliminaire de Physique*, qui figure en seconde place dans notre manuscrit. La note que nous a aimablement communiquée M. B. Renaud de La Faverie, cite à peu près textuellement la phrase suivante, à la page 97 :

« Les effets de l'air déphlogistiqué nous portent d'une manière bien naturelle à penser que s'il était possible de corporifier et de rendre sensible le fluide vivifiant qu'il contient, on aurait très certainement trouvé la panacée universelle, dont les Philosophes hermétiques nous ont décrit la puissance, les vertus et les merveilleux effets ».

¹ Fabre du Bosquet, *Concordance Mytho-Physico-Cabalo-Hermétique*, éd, Le Mercure Dauphinois, Grenoble, 2002, 2011.

Nous retrouvons ce texte à la fin de notre Traité Préliminaire.

Aurait-il été écrit pour nous, hommes de la fin du XX siècle, pour nous qui vivons les ultimes conséquences de l'écroulement d'un monde que notre docte Philosophe a peut-être pressenti sinon vécu en 1789 ?

Voici donc que réapparaît, en ce siècle où l'ignorance a rendu les hommes insensibles au mystère de leur Vie, le Témoignage toujours identique des Maîtres du savoir ; en ce siècle où le triomphe de l'intelligence hypertrophiée de l'homme exilé a engendré la science du progrès matériel qui n'est en réalité qu'une tromperie toujours renouvelée.

Le germe de cette science-là a toujours été latent dans l'humanité, et c'est lui que dénonçait, il y a deux siècles, l'auteur de La Concordance :

« Il semble qu'il y ait une fatalité attaché aux plus savants observateurs de la chimie vulgaire ; ils ont tous pris un chemin diamétralement opposé à celui qu'il fallait prendre pour parvenir à la connaître ; ils sont devenus les tyrans de la Nature tandis qu'ils n'en devaient être que les imitateurs. Au lieu de détruire les mixtes pour les analyser, il fallait au contraire qu'ils eussent recours à la Nature pour les perfectionner. Accoutumés à n'user dans leurs opérations que de la force et de la violence, ils ont cru par ses moyens meurtriers, surprendre la Nature et pénétrer ses œuvres secrètes, et ils n'ont au contraire trouvé que les résidus des matières et les substances volatiles qu'ils en ont séparé, mais toutes également privées de la vie qu'y avait introduit la Nature. La multiplicité et les différences des fourneaux, des vases et des feux dont ils font usage, les éloignent de plus en plus de la voie de la Nature, qui dans ses procédés, est toujours simple, uniforme, constante et invariable ».

Mais le germe de la science rebelle s'est développé depuis lors, et de nos jours il a envahi toute la terre, il s'est emparé de tous les esprits comme un chancre monstrueux effaçant jusqu'au souvenir de la Science de Vie. Tel est l'Age de Fer, un Siècle d'Oubli. Y a-t-il encore des oreilles pour entendre le témoignage des Maîtres de la Science Vraie, avant que l'esprit suicidaire des savants de ce siècle nous ait annihilés complètement ?

Écoutons celui-ci, Témoin en notre temps présent, qui fait écho aux admonestations des Anciens. Ses avertissements, écrits il y a un peu plus de cinquante ans, se font pressants devant l'imminence du danger qui nous menace. Rares cependant, sont ceux qui y ont prêté attention :

« Les savants officiels, héritiers et descendants des souffleurs enragés qui forcèrent les premiers le feu, la nature, les êtres et les choses, sont honorés et récompensés plus que quiconque à présent, car ils sont les prêtres de la science du maudit qui tient le monde dans ses griffes... Leur science est née des interprétations sinistres de l'enseignement des Anciens Sages. Ce n'est pas par hasard que les démons de l'enfer sont représentés actionnant sans arrêt des soufflets de forge qui forcent le feu où brûlent les damnés. Nous y voici, mais notre situation est tellement identique à l'image ancienne que nous ne pouvons plus connaître l'état où nous a précipités la science du malin. Les magiciens officiels de Pharaon sont plus forts que jamais dans le monde. Ils ont seulement changé d'apparence et d'astuces, de noms et de méthodes, mais leurs prodiges stupéfient toujours le monde et le maintiennent dans l'esclavage de la mort »².

Une note manuscrite figure sur la page de garde de ce mystérieux volume relié plein cuir, que nous avons acquis en 1954, des mains de Claude d'Ygé, libraire et alchimiste à Paris, décédé depuis :

« Manuscrit d'un Erudit anonyme et alchimiste opératif, riche de précieuses indications et de savants éclaircissements. Ce manuscrit n'a jamais figuré au catalogue Nourry, ni dans ceux de Dujols et Dorbon. Très rare. 149 pages. Bel état ».

Nous ignorons si le manuscrit qui a été utilisé pour la présente édition est bien le texte original de l'auteur. On ne le trouve à Paris ni à la Bibliothèque Nationale, ni à la Sainte Geneviève, ni à l'Arsenal. Par contre la Bibliothèque de l'Université de Harvard (MS. 24226296) en conserve un manuscrit, ainsi que celle de Glasgow (MS. Ferguson 3 3 1). M. B. Renaud de La Faverie nous a fait savoir qu'il possédait une copie de La Concordance, dans laquelle, d'une autre main, figure par deux fois la note : « Ce qui suit a été rayé par l'auteur jusqu'à... » Ces passages n'ont pas été supprimés dans notre manuscrit.

Le copiste a ajouté à la suite de la première œuvre de La Concordance, l'Épître de Jean Pontanus, grand Philosophe.

² Louis Cattiaux, *Le Message Retrouvé dans Art et Hermétisme [Œuvres Complètes]*, éd. Beya 4, Grès-Doiceau 2005. XXX, 28 ; II, 33 et XXXIX, 29, 29' et 30".

Il faut encore signaler que dans cette copie, la seconde partie de la Concordance s'intitule : « Suite de la Concordance Mytho-Physico-Cabalo-Hermétique, par M. Fabre du Bosquet, gentilhomme de la Fauconnerie » alors que notre manuscrit intitule simplement cette seconde partie « Premier œuvre » ; il n'y est mentionné nulle part le nom de l'auteur.

La copie faisait partie d'un lot de manuscrits, à en juger par la note suivante qui figure sur la première page des feuillets de La Concordance :

« Différents manuscrits incomplets traitant de la philosophie hermétique, provenant de la Bibliothèque et collection de la Société du Grand Œuvre formée en 1769 au château de Versailles par des Seigneurs de la Cour et des Employés supérieurs, et dispersés au mois d'octobre 1789 par le peuple de Paris (une accolade souligne les mots « dispersés par le peuple de Paris »), et recueillis par M. Lebel père – peintre de fleurs à Sèvre en 1800 ».

Une chose est certaine maintenant : l'auteur a écrit La Concordance avant 1789.

Le manuscrit se compose de deux traités : le premier, La concordance Mytho-Physico-Cabalo-Hermétique, suivie du Traité Préliminaire de Physique. Dans ce dernier, l'auteur fait allusion au « Baquet de Mesmer » ; or Mesmer, né en 1734, mourut en 1815. On peut donc affirmer sans grand risque d'erreur que le Traité Préliminaire n'a en tout cas pas été écrit avant les années 1770-1780. A la page 123 de ce même traité, il est aussi parlé de « Voltaire à 80 ans », ce qui est un indice de datation aussi. Toutefois, rien n'empêche de penser que La Concordance ait été composée antérieurement au Traité Préliminaire, puisqu'elle figure en premier lieu dans le manuscrit.

D'autre part, l'ouvrage semble avoir été écrit au cours d'une période durant laquelle était vive la querelle autour de la théorie du Phlogistique, ou fluide permettant la combustion. Cette théorie fut inventée par le médecin allemand Georg Ernst Stahl (1660-1734) et combattue par certains chimistes, notamment par Lavoisier, lequel fut guillotiné en 1794. Ajoutons encore que par deux fois, l'auteur se réfère à un autre livre intitulé Traité de la Cabale Hermétique, « qui finit l'ouvrage dont celui-ci n'est que le Préliminaire ». Existait-il réellement un troisième traité ?

Le manuscrit n'est pas signé, mais Claude d'Ygé aurait déclaré à mon ami regretté, Serge Lebbal, que l'auteur serait un certain Saint Baque de Bufor, anagramme de Fabre du Bosquet. Nous ignorons où le libraire a pu puiser ce renseignement, car nous

n'avons trouvé nulle trace de ce personnage. Nous serions heureux d'obtenir des précisions sur lui, au cas où quelque érudit serait en mesure de nous en fournir.

Pour rester fidèle au manuscrit, nous avons transcrit en caractère italiques les mots qui s'y trouvent soulignés et conservé ses particularités orthographiques.

L'auteur a choisi son titre à dessein : Concordance Mytho-Physico-Cabalo-Hermétique, c'est-à-dire : accord entre la Mythologie, la Science de la Nature (du grec *physis*), la Cabale et la Philosophie Hermétique. Il s'agit donc de l'accord des Témoignages.

Dom Antoine-Joseph Pernety, après d'autres, avait déjà utilisé cette méthode d'interprétation hermétique de la Mythologie dans ses Fables Egyptiennes et Grecques. Fabre du Bosquet a-t-il fait partie des illuminés d'Avignon fondés en 1784 par Pernety, son contemporain ? Il est toutefois étonnant que son nom ne paraisse pas parmi les familiers de l'auteur des Fables, du moins à ma connaissance.

De toute façon, ce petit traité, de moins de 100 pages, nous présente un condensé beaucoup plus structuré, clair et synthétique que les Fables ; l'auteur se limite à l'essentiel, évitant de multiplier les figures mythologiques. Dans son Discours Préliminaire, il nous avertit :

« Les Philosophes hermétiques dans les écrits qu'ils nous ont laissés, n'ont que très peu parlé de la première matière et du premier mercure de la nature ; ils se sont fort entendus, quoique avec beaucoup d'ambiguïté, sur les grands principes de l'art et sur les formes progressives que prend la matière dans la seconde opération ; mais ils ont couvert d'un voile impénétrable le premier agent ostensible, les premiers procédés et toute la marche de la première opération, jusqu'à la perfection de leur dissolvant universel qui est la ligne de démarcation que l'on trouve entre le premier et le second ouvrage hermétique.

L'Ancien Testament, la Théologie égyptienne, grecque et celle des Druides, au contraire, ne parlent presque pas de la seconde opération ; mais ils s'étendent si prolixement et d'une manière si variée, sur la première, qu'à force de l'envelopper de paraboles, d'énigmes et de fictions, ils en ont formé un labyrinthe dans lequel il est presque impossible de ne pas s'égarer.

J'ai fait en sorte d'éviter ces deux extrêmes, et sans vouloir profaner les mystères de la Nature j'ai développé autant que je l'ai cru devoir, le sens des énigmes, des Paraboles, des

Hiéroglyphes et celui des fictions de la Mythologie dans tous les points essentiels,... » (p. 20)

A partir de la description d'une expérience faite sur l'air déphlogistiqué comparé avec l'air de l'atmosphère, les quarante premières pages de l'ouvrage constituent à elles seules tout un traité sur la première matière, qu'il termine ainsi :

« Le premier mercure des Philosophes ne contient que la vertu minérale spirituelle, et le second mercure fournit le principe matériel de l'or, l'un donne la vie, l'autre la matière, et la réunion des deux forme le *double mercure ou l'azot* des Philosophes ». (p. 33)

Nous serions heureux si cette diffusion de l'œuvre de Fabre du Bosquet pouvait contribuer à aider, orienter et guider les chercheurs de la Noble Science d'Alchimie. N'oublions jamais cependant, cette réflexion du Cosmopolite reprise par notre Philosophe, où l'humour se mêle à une cruelle ironie :

« Si hermès le vrai Père des Philosophes, dit le Cosmopolite dans le Premier Traité de *La Nouvelle Lumière chimique*, si le subtil Geber, le profond Raymond Lulle et tant d'autres vrais et célèbres chimistes revenaient sur la terre, nos chimistes vulgaires non seulement ne voudraient pas les regarder comme leurs maîtres, mais ils croiraient leur faire beaucoup de grâce et d'honneur de les avouer pour leurs disciples ; il est vrai qu'ils ne sauraient pas faire toutes ces distillations, ces circulations, ces calcinations, ces sublimations, enfin toutes ces opérations innombrables que les chimistes vulgaires ont imaginées, *pour avoir mal entendu les Philosophes* ». (p. 17)

Ceci n'est pas une boutade certainement, nous en avons été le témoin au cours de ce siècle passé.

I Discours Préliminaire

L'origine de la science de la nature se perd dans les temps de l'enfance du monde, les Patriarches la possédaient. C'est à ses résultats qu'ils étaient redevables des jours longs et heureux dont ils jouissaient³, Hermès, leur contemporain est le premier des

³ Les Patriarches sont les seuls qui dans leurs temps aient joui d'une aussi longue vie ; leurs contemporains privés des secours de la science de la nature, ne passaient pas les bornes que la nature a prescrit à la vie du commun des hommes.

Philosophes qui en ait tracé les principes et qui y ait mis un certain ordre ; mais ne voulant pas profaner les mystères d'une Science que Dieu paraissait ne pas vouloir rendre commune à tous les hommes, il inventa les hiéroglyphes, les symboles, les énigmes, sous le voile desquelles il l'a transmis à la postérité. C'est sur les écrits d'Hermès que se formèrent les Ecoles des Temples, chez les Egyptiens, chez les Grecs et chez les Druides, où les prêtres seuls les interprétaient et les expliquaient à leurs Disciples.

Moïse très parfaitement instruit de toutes les Sciences des Egyptiens, est celui qui a porté celle de la Nature au plus haut degré de gloire ; il n'est personne, pour si peu qu'il soit versé dans la connaissance de ses sublimes ouvrages qui n'y reconnaisse le doigt de la Divinité ; tout y annonce sa grandeur, sa sagesse et sa toute puissance ; il y décrit la Création du monde, le développement du chaos et la Création de l'homme, avec autant de vérité que s'il en eut été le témoin, et tous ceux qui dans leurs systèmes se sont écartés de la Genèse, se sont perdus dans leurs vains raisonnements.

Mais pourrait-on objecter comment peut-il être que depuis tant de siècles, les hommes aient négligés de s'instruire et de cultiver une science qu'ils avaient un si grand intérêt à connaître et à conserver, puisque par les moyens secrets dont elle est la dispensatrice :

1. La Nature n'a pas fixé les bornes de l'âge de l'homme à quatre vingt et à cent ans.
2. Qu'il lui est possible d'éviter, même à cet âge les traces humiliantes et les infirmités de la vieillesse.
3. Qu'il peut jouir sans interruption de la santé la plus robuste et de toutes les grâces de la jeunesse.
4. Qu'il peut à son gré se donner des richesses infinies.
5. Que par les mêmes moyens, il peut reculer les limites de sa puissance, de ses lumières et de sa raison, en développant son génie, et en lui donnant une étendue, une intelligence et une pénétration fort au dessus de ce qu'il en a pu concevoir.
6. Que le fruit inestimable de son intelligence accrue par ces sublimes moyens, doit être celui de connaître Dieu, la Nature et de se connaître lui-même.

On pourrait répondre à cette objection que cette Science n'a pas été universellement oubliée, que dans cet immense intervalle, il a paru un certain nombre de Philosophes qui par leur application, et par leur persévérance sont parvenus à distinguer la voie qui y conduit, mais qu'ils ont cru devoir semer des ronces et des épines sur leurs traces afin de les déguiser aux yeux de ceux qui ne

seraient pas dirigés dans leurs travaux par une étude approfondie sur les grands principes, et sur les moyens secrets de la nature.

Les gens véritablement éclairés ne doutent plus aujourd'hui de la possibilité ni des effets que doit naturellement produire la Pierre des Philosophes hermétiques. La conformité des idées, des principes, des faits et des résultats, de tous les hommes qui en ont écrits quoique de différents siècles et de divers pays, est une preuve incontestable de sa réalité.

L'histoire nous apprend que Dioclétien fit brûler tous les ouvrages qui traitaient de l'art hermétique croyant ôter par là, aux Egyptiens, les moyens de faire de l'or et subséquemment, de les mettre hors d'état de soutenir la guerre contre lui.

Malgré cette barbare hostilité, il en reste cependant encore une très grande quantité qui est épars dans différents pays. La bibliothèque du Roi seule contient un nombre prodigieux de manuscrits et de livres imprimés anciens et modernes écrits sur cette matière, et en diverses langues, qui s'ils étaient connus et mis dans un plus grand jour dévoileraient sans doute, des secrets dont l'humanité pourrait tirer les plus grands avantages.

Toutes les fictions rapportées dans les ouvrages de Pindare, d'Orphée, d'Homère, des Egyptiens, des Grecs et des Gaulois, ne sont que des allégories prises de la matière, des manipulations et des effets que produisait l'art Patriarcal ⁴, les rapports essentiels qu'on y trouve avec les traités hermétiques des Philosophes plus modernes en même temps qu'ils servent à en pénétrer les mystères les uns par les autres, ne doivent laisser aucun doute à un homme sans prévention, sur l'existence et sur la possibilité de l'œuvre des Sages.

Le peuple aveugle et peu instruit malgré l'authenticité de ces preuves, regarde encore comme une chimère les résultats de la science Philosophale ; d'un autre côté les savants orgueilleux ne croyant pas possible ce qu'ils n'ont pu comprendre ni trouver, la tournent en ridicule ; en sorte que le petit nombre de ceux qui en pourraient mieux juger est forcé au silence, par le torrent et par la multitude des opinions contraire.

Les progrès rapides et distingués qu'a fait la chimie positive, n'a pas peu contribué à ce décri général, indépendamment des

⁴ La science de la Nature fût d'abord connue sous le nom de Science *Patriarcale*, elle fut ensuite appelée Science ou Art *Prophétique* ; les prêtres Egyptiens la désignent sous le nom de Science ou Art *Sacerdotal* ; depuis la dispersion des prêtres Egyptiens et la destruction des Temples elle a constamment été appelée Science ou Art *Hermétique*.

découvertes utiles que lui doit la société, les sectateurs énergumènes de cet art ont publié hautement, avec quelque apparences de raison cependant, que la matière, la voie des manipulations ni les secrets de la chimie transcendante, s'ils eussent eu quelque réalité, n'auraient pas échappé aux travaux multipliés et à la sagacité des Boerhaves, des Beckers, des Konkel, des Stal, des Lepot,... La conséquence qu'ils tirent de cet argument serait sans réplique si on n'avait à leur opposer l'assertion de leurs propre Apôtres, qui, quoique ayant échoués dans cette recherche, n'en ont pas moins eu la bonne foi d'avouer dans leurs écrits qu'ils croyaient à la possibilité de l'œuvre des philosophes hermétiques.

Il semble qu'il y ait une fatalité attachée aux plus savants observateurs de la Chimie vulgaire ; ils ont tous pris un chemin diamétralement opposé à celui qu'il fallait prendre pour parvenir à la connaître ; ils sont devenus les tyrans de la Nature tandis qu'ils n'en devait être que les imitateurs ; au lieu de détruire les mixtes pour les analyser, il fallait au contraire qu'ils eussent recours à la Nature pour les perfectionner ; accoutumés à n'user dans leurs opérations que de la force et de la violence, ils ont cru par ces moyens meurtriers, surprendre la Nature et pénétrer ses œuvres secrètes, et ils n'ont au contraire trouvé que les résidus des matières et les substances volatiles qu'ils en ont séparé ; mais toutes également privées de la vie que y avait introduit la Nature. La multiplicité et les différences des fourneaux des vases et des feux dont ils font usage, les éloignent de plus en plus de la voie de la Nature, qui dans ses procédés est toujours simple, uniforme, constance et invariable.

Le Président d'Espagnet dans son traité des *Arcanes Hermétiques*, canon 6, détaille avec beaucoup de précision la cause des erreurs des chimistes vulgaires.

« Les chimistes vulgaires, *dit-il*, se sont accoutumés insensiblement à s'éloigner de la voie simple de la Nature par leurs sublimations, leur distillations, leurs solutions, leurs congélations, leurs coagulations, par leurs différentes extractions d'esprits et de teintures, et par quantités d'autres opérations plus *subtiles* qu'*utiles* ; ils sont tombés dans des erreurs qui ont été une suite les unes des autres ; ils sont devenus les *bourreaux* de cette Nature ; leur subtilité trop laborieuse loin d'ouvrir leurs yeux à la lumière de la vérité pour voir les voies de la Nature y a été un obstacle qui l'a empêchée de venir jusqu'à eux : ils s'en sont éloigné de plus en plus, la seule espérance qui leur reste est dans un Guide fidèle qui dissipe les ténèbres de leur esprit et leur fasse voir le Soleil dans toute sa pureté.

Avec un génie pénétrant, un esprit ferme et patient, un ardent désir de la Philosophie, une grande connaissance de la *véritable* Physique, un cœur pur, des mœurs intègres, un sincère amour de Dieu et du prochain, tout homme, quelque ignorant qu'il soit dans la pratique de la chimie vulgaire, peut, avec confiance, entreprendre de devenir Philosophe, imitateur de la Nature ».

« Si Hermès le vrai Père des Philosophes, dit le Cosmopolite dans le premier Traité de *La Nouvelle Lumière chimique*, si le subtil Geber, le profond Raymond Lulle et tant d'autres vrais et célèbres chimistes revenaient sur la terre, nos chimistes vulgaires, non seulement ne voudraient pas les regarder comme leurs maîtres ; mais ils croiraient leur faire beaucoup de grâce et d'honneur, de les avouer pour leurs disciples ; il est vrai qu'ils ne sauraient pas faire toutes ces distillations, ces circulations, ces calcinations, ces sublimations, enfin toutes ces opérations innombrables que les chimistes vulgaires ont imaginés, *pour avoir mal entendu les Philosophes* ». Dans un autre endroit du même traité le Cosmopolite dit : « Les chimistes vulgaires sont assez éclairés dans la chimie connue et assez instruits de ces procédés, mais aveugles dans la chimie hermétique et entraînés par l'usage. Ils ont élevés des fourneaux sublimatoires, des calcinatoires, des distillatoires, ils ont employé une infinité de vases, de creusets inconnus à la simple nature, ils ont appelé à leur secours le fratricide du *feu naturel* ; comment avec des procédés si violents auraient-ils réussi ? Ils sont absolument contraire aux procédés que suivent les Philosophes hermétiques ».

Il résulte des deux passages de ces deux vrais Philosophes, que les manipulations violentes et multipliées des chimistes ne sont pas celles que doit suivre un homme qui cherche à s'éclairer sur les procédés de la nature ; mais il faut connaître ceux-ci, et ne pas travailler au hasard, sans cela on s'expose à erre et à travailler en vain.

Géber dit :

« Que tout homme qui ignore la Nature et ses procédés ne parviendra jamais à la fin qu'il se propose, si Dieu ou un ami ne les révèle point », et quoi que Basile Valentin, dans sa deuxième addition aux *Douze Clefs*, dise : « Notre matière est vile et abjecte et l'œuvre que l'on conduit par le régime du feu seulement est aisée à faire⁵. Tu n'as besoin d'autres

⁵ Cette facilité ne regarde que les opérations qui suivent la préparation du mercure Philosophique. D'Espagnet can. 42, dit : « Dans la sublimation

instructions pour savoir gouverner ton feu et bâtir ton fourneau ; comme celui qui a de la farine ne tardera pas à trouver un four et n'est pas beaucoup embarrassé pour faire cuire son pain »⁶. Il n'en est pas moins vrai que les procédés linéaires en sont très difficiles à trouver aussi bien qu'à mettre en pratique. Le Cosmopolite, dans son traité de la *Nouvelle Lumière* s'exprime avec plus de sincérité, et dit : « que quand les Philosophes assurent que l'œuvre est facile, ils auraient du ajouter : *pour ceux qui la savent* ».

Pontanus dans son *Epître*, avoue qu'il a erré plus de deux cents fois en travaillant sur la vraie matière, parce qu'il ignorait le feu des Philosophes.

Le premier embarras qu'éprouvent ceux qui commencent à étudier la Science de la Nature, est celui de trouver la vraie matière ; la seconde difficulté consiste dans les manipulations qui y conviennent ; et la troisième est celle de trouver le *feu hermétique*, c'est pour cela qu'Hercule (qui désigne l'artiste) va consulter les *Nymphes de Jupiter* qui le renvoient à *Nérée*, le plus ancien des Dieux suivant *Orphée, fils de la Terre et de l'Eau, ou de l'Océan et de Thetis*. Son nom signifie *humide*, Homère dans son *Iliade*, Liv. 18 vers. 36 l'appelle le *Vieillard* ; il est la première matière des Sages qu'ils disent si commune, et si méprisée. Hercule fut donc chercher *Nérée* ; mais il eut d'autant plus de peine à le trouver, et surtout à le distinguer, qu'à chaque instant, celui-ci prenait des formes nouvelles, parce que cette *matière* étant susceptible de toutes les formes n'en a aucune de déterminée ; elle devient *huile dans la noix et dans l'olive, vin dans le raisin, amère dans l'absinthe, douce dans le sucre, meurtrière dans la ciguë, bienfaisante dans la sauge, etc.* Cependant Hercule le chercha avec tant d'opiniâtreté qu'il le trouva enfin couvert de haillons qui le rendent vil aux yeux du vulgaire ; c'est à dire qu'il le trouva sous cette forme, qui n'en est point une, en quelque manière et qui ne présente rien de gracieux, ni de spécifié, telle qu'est la première matière de l'œuvre.

Il est donc nécessaire d'avoir recours à *Nérée* ou au chaos, mais comme ce n'est pas assez de connaître et d'avoir en sa possession la première matière vraie et prochaine de l'œuvre, *Nérée* à qui *Hercule* demandait quelque chose de plus l'envoya à *Prométhée*, qui avait eu le secret de voler le feu du Ciel.

philosophique du mercure, ou première préparation, il s'y rencontre un travail de géant, et où l'on a besoin de l'aide de quelqu'un ; car sans un Hercule en vain Jason eût-il entrepris l'expédition de Colchos». Jean d'Espagnet, *La Philosophie naturelle rétablie en sa pureté* suivi de *L'Ouvrage Secret de la philosophie d'Hermès*, éd. [Beya 8](#), Grèz-Doiceau, 2007, p.139.

⁶ Sous le nom de la farine, on entend le mercure philosophique ; et par sa cuisson, on entend parler que du second degré de l'œuvre hermétique.

Par le moyen de *Nérée*, Hercule obtint la connaissance de la première matière, et celle du feu par *Prométhée* ; mais les Travaux qu'exigent l'un et l'autre lui furent enseignés si obscurément et enveloppés de tant d'allégories, qu'on ne s'amusera point à les expliquer. On y suppléera cependant d'une manière plus intelligible, et plus abrégée que ne pourrait l'être l'analyse des fictions mythologiques.

La préparation de la première matière est composée de deux parties distinctes et chacune de ces deux parties est subdivisée en deux autres parties; les deux parties qui forme le sujet de la première partie de la première division sont la solution de la matière en *eau mercurielle*, et la préparation de cette eau, jusqu'au point de la convertir en *mercure philosophes*, c'est à quoi se borne le premier ouvrage de l'œuvre hermétique.

Dans le sujet de la première division, la première partie de cette seconde doit commencer par la corruption ; et la génération du Soufre Philosophique est le complément de l'œuvre. La première s'opère par la semence minérale spirituelle de la terre, la seconde spermatise cette terre, en la volatilisant et en la fixant tour à tour. La troisième au moyen de la corruption fait la séparation, la réunion et l'homogénéité des substances, la quatrième achève et détermine la fixation absolue de la matière en la rubifiant. C'est la création de la pierre des Sages.

Les Philosophes ont comparé cette préparation à la Création du monde qui d'abord ne présente qu'une *Masse* un chaos, une terre vide, informe et ténébreuse qui n'était *rien* en particulier, mais en général propre à devenir *tout*.

Dieu dit. La lumière fut faite, elle sortit de son *limbe* et se plaça dans la région la plus élevée ; alors les ténèbres disparurent devant elle. Le chaos et la confusion firent place à l'ordre, la nuit au jour et pour ainsi dire le néant à l'être ; c'est la première partie de l'œuvre hermétique jusqu'au dissolvant universel.

Dieu parla une seconde fois, les éléments confus se séparèrent, les plus légers se placèrent en haut et les plus pesants en bas, alors la terre dégagée de ses *moites abîmes* parût et parût toute remplie de *fluide lumineux* qui la rendit propre à servir de matrice à toutes les semences.

Cette séparation de l'eau avec la terre, où l'air se trouva et le feu se répandit n'est qu'un changement successif de la matière sous la double forme d'Eau et de Terre, ce qui a fait dire aux philosophes que l'eau est tout le fondement de l'œuvre sans laquelle la terre ne pourrait pas être dissoute, ni causer de

putréfaction. Dans la seconde partie de l'œuvre, la Terre est le corps où les éléments humides se terminent, se congèlent, et s'ensevelissent pour reprendre une plus *noble vie*.

Les Philosophes hermétiques dans les écrits qu'ils ont laissés n'ont que très peu parlé de la première matière et du *premier mercure de la nature* ; ils se sont fort étendus quoique avec beaucoup d'ambiguïté, sur les grands principes de l'art, et sur les formes progressives que prend la matière dans la seconde opération ; mais ils ont couvert d'un voile impénétrable le premier agent ostensible, les premiers procédés et toute la marche de la première opération, jusqu'à la perfection de leur dissolvant universel, qui est la ligne de démarcation que l'on trouve entre le premier et le second ouvrage hermétique.

L'Ancien Testament, la *Théologie égyptienne, grecque et celle des Druides*, au contraire ne parlent presque pas de la seconde opération ; mais ils s'étendent si prolixement et d'une manière si variée, sur la première qu'à force de l'envelopper de paraboles, d'énigmes et de fictions ils en ont formé un labyrinthe dans lequel il est presque impossible de ne pas s'égarer.

J'ai fait en sorte d'éviter ces deux extrêmes, et sans vouloir profaner les mystères de la nature j'ai développé autant que j'ai cru le devoir, le sens des énigmes, des Paraboles, des hiéroglyphes et celui des fictions de la Mythologie, dans tous les points essentiels, et qu'il importe le plus de connaître, auxquels j'ai adapté autant que je l'ai pu les passages des écrits des Philosophes qui y ont rapport, afin que par cette concordance, les amateurs de la science de la Nature puissent s'éloigner d'une très grande partie des écueils dont sont parsemés tous les chemins qui peuvent y conduire et contre lesquels on ne peut éviter de se heurter, lorsque dans ces recherches on n'est point dirigé par des principes dont la vérité ne puisse être équivoque ni contestée.

Je ne sais si je serai assez heureux pour remplir mon objet, mais je ne me suis proposé que le secret plaisir de faciliter l'étude de la Nature à ceux qui ont le courage de s'en occuper, et de chercher par des travaux à la pénétrer et à l'approfondir ; je leur indique des bases et des moyens, sur la certitude desquels ils peuvent compter et d'après lesquels s'ils n'atteignent point le but où la doctrine des Eléments pourrait les conduire, au moins acquerront-ils des connaissances qui, en les mettant à portée d'apprécier les promesses, les recettes et les sophistications des gens qui voudraient leur en imposer, les prémuniront aussi contre les Illusions et les prestiges des prétendus *Cabalistes illuminés*.

III Analyse du Mercure mythologique

Il est si souvent parlé du mercure et de Mercure dans les Livres des Philosophes et dans les fictions de la Mythologie inventées par les Sages, qu'il paraît presque indispensable de démontrer par les rapports qu'ils ont, que l'un et l'autre ne sont qu'une seule et même chose.

*Mercur*e était fils de *Jupiter et de Maya* ; les uns disent que *Maya* était une des *Pléiades* et un plus grand nombre la disent *Cybèle ou la Terre*.

*Mercur*e fut nourri par *Vulcain* dans le sein de sa mère.

*Mercur*e fut mis au monde sur une *montagne* où *Junon* l'allaitait de ses mamelles.

A peine sortit du berceau il vainquit *Cupidon*⁷, ou l'amour, à la lutte.

Dans la suite il vola les outils à *Vulcain* et le sceptre à *Jupiter*, et cætera.

*Mercur*e né de *Jupiter et de Maya* est la première matière de l'œuvre, fille du Ciel et de la terre que *le feu céleste et le feu central* concourent à former.

*Mercur*e fut nourri dans le sein de sa mère par *Vulcain*, parce que *Vulcain* désigne le feu central du Globe qu'on nomme l'archée de la Nature, des principes duquel *Mercur*e ou la *première matière des Philosophes* est substantée tant qu'elle demeure dans le *sein de sa mère* ; c'est-à-dire dans les entrailles de la terre.

« Le feu enté, et empreint dans la pierre, *dit d'Espagnet*,⁸ il est le maître qui préside sur la nature, c'est le fils du Soleil, et son lieutenant, qui meut, et digère la matière ; et c'est lui qui dans icelle achève, et perfectionne tout, si une fois il peut obtenir sa liberté ».

⁷ *Junon* et *Vénus* représentent toutes les deux allégoriquement la première matière de l'œuvre, l'une accouche d'*Hébé*, déesse de la Jeunesse, l'autre donne le jour à *Cupidon*, ou à l'amour, dieu des jeunes gens, parce qu'on attribue à cette matière les mêmes vertus que celles qu'on attribuait à la fontaine de *Jouvence* qui, à l'instar du *Jardin des Hespérides*, était gardée par des dragons et par des taureaux flamicornes, qui sont les hiéroglyphes de la première matière de l'œuvre hermétique.

⁸ *Jean d'Espagnet, La Philosophie naturelle rétablie en sa pureté* suivi de *L'Ouvrage Secret de la philosophie d'Hermès*, éd. Beya 8, Grèz-Doiceau, 2007, canon 80, p. 152.

Il ajoute que :

« Dans le second œuvre, la matière passe à la putréfaction et devient noire ou la *tête de corbeau* ; les Philosophes l'appellent *Soleil ténébreux* ou éclipse du soleil, la matière en effet doit être appelée Soleil ténébreux alors, puisqu'avant la première putréfaction du second œuvre, elle était dissolvant universel, ou Apollon déguisé en berger et gardant les bœufs d'Admète ».

*Mercur*e voit le jour sur une montagne, c'est-à-dire que lorsque l'artiste en la purifiant a débarrassé cette matière des liens de sa première coagulation, ou, si l'on peut s'exprimer ainsi, lorsque Mercur est débarrassé de l'arrière-faix, dans lequel il était submergé, il est *la terre feuillée* des Philosophes. Il est leur *aimant*, leur *magnésie*, il n'a encore acquis que les ailes placées à ses talons, on doit alors le porter sur un lieu élevé pour que Junon ou l'air, en l'allaitant, achève de le *personnifier* et lui fasse pousser les ailes qu'il porte à la tête. Lorsqu'il a été suffisamment nourri de la Rosée Céleste, il devient le premier *mercur*e des Philosophes, à qui il ne manque plus que quelques manipulations pour devenir leur *dissolvant universel*.

*Mercur*e vola les outils dont *Vulcain* se servait, de la même manière qu'un élève vole son maître, lorsque sous sa doctrine il devient aussi savant que lui. C'est de la même manière que doit être interprété le vol que fait *Mercur*e du Sceptre de *Jupiter* parce qu'en effet *le mercur*e des Philosophes contient les vertus et les propriétés de ces Dieux. Il a reçu celles de *Vulcain* avant de naître, et celles de *Jupiter* par la nourriture que Junon, remplie des vertus prolifiques de *Jupiter*, lui administra sur la montagne où elle l'allaita.

*Mercur*e vainquit *Cupidon* à la lutte¹, cela devait arriver ainsi, parce que *Mercur*e avait deux fois plus de force que *Cupidon*. Celui-ci n'avait que le principe qui porte les animaux à se multiplier, et l'autre contenait en lui le principe vital de la Nature dans les trois règnes, animal, végétal et *minéral*.

*Mercur*e était représenté comme un jeune homme ayant des ailes à la tête et aux pieds, tenant une chaîne d'or attachée par un bout aux *oreilles des hommes*, il portait un *Caducée* qui était une verge d'or, autour de laquelle deux serpents étaient entortillés, dont Apollon lui avait fait présent.

*Mercur*e avait des ailes aux pieds et à la tête parce que le *Mercur*e hermétique est tout *volatil*, avant qu'il ait été fixé par la

seconde opération de l'œuvre. Dans la seconde opération *Mercur* prend son nom, il devient progressivement Saturne, Mars, Jupiter, la Lune et le Soleil hermétiques, et cætera.

La chaîne d'or au moyen de laquelle *Mercur* conduisait les hommes où il voulait, n'était pas comme le prétendent les mythologues, une allégorie de la force qu'a l'éloquence sur les esprits, mais elle l'était de ce que le *Mercur hermétique* étant le *principe de l'or*, et l'or étant le nerf des arts, du commerce et presque le seul objet de l'ambition humaine, il devient le mobile de toutes les actions des hommes et les engage dans toutes les démarches qui peuvent conduire à sa possession.

Les interprétateurs historiques de la mythologie ayant trouvé qu'on consacrait les langues des victimes à *Mercur* ne se sont pas imaginé que cette offrande eût d'autre objet que l'éloquence du Dieu ; mais s'ils s'étaient doutés de la nature de ce dieu et qu'ils eussent fait attention qu'on ne brûlait les langues des victimes que dans les cérémonies secrètes de son culte, ils auraient sans doute pensé que ces sacrifices faits dans le secret désignaient plutôt celui que les prêtres avaient fait serment de garder sur l'explication du *mercur de l'œuvre secrète des sages*, que l'éloquence imaginaire de ce Dieu.

Les deux serpents entortillés autour du Caducée, dont l'un était *mâle* et l'autre *femelle*, représentaient les deux substances de l'œuvre, l'une fixe et l'autre volatile. La première chaude et sèche, la seconde froide et humide, appelées par les Philosophes : *Serpents, Dragons, frère et sœur, époux et épouse, Gabrit et Beya, chien de Corassène et chienne d'Arménie, agent et patient*, et cætera.

Ces deux substances qui au premier coup d'œil paraissent avoir des qualités contraires, ont cependant entre elles une homogénéité si parfaite que quand elles se sont embrassées, elles deviennent inséparables. C'est par leurs vertus réunis qu'est produite la *Verge d'Or*, que *Mercur* ne pouvait recevoir que des mains d'*Apollon*, puisque celui-ci désigne comme le Soleil le complément de l'œuvre hermétique, c'est à propos de ces deux substances que *Raymond Lulle* dans son traité de la Quintessence a dit :

« On doit composer deux substances contraires, l'une qui ait la propriété de fixer, durcir et congeler, l'autre qui soit volatile, molle et non fixe. Cette seconde doit être endurcie, congelée et fixée par la première, et de ces deux il en résulte une *Pierre congelée* et fixe qui a aussi la vertu de congeler ce

qui ne l'est pas, de durcir ce qui est mol, de mollifier ce qui est dur et de fixer ce qui est volatil ».

Il est cependant bon d'observer ce que sans doute *Raymond Lulle* a omis à dessein : la première substance, avant de congeler, de fixer et de durcir la seconde, doit être volatilisée par la seconde, ce n'est que par cette indispensable manipulation qu'on remplit le vœu de l'axiome des Philosophes : *fac volatile fixum et fixum volatile*.

Les deux serpents du *Caducée* sont la même matière des deux dragons de *Flamel* et celle des deux oiseaux de *Senior*, et *cætera*. *Mercur*e était souvent appelé par les Anciens, le Dieu à trois têtes, il passait pour un Dieu *Céleste*, *Terrestre* et *Marin*. Dans les manipulations en effet, il acquiert progressivement ces trois empires ; lorsque la terre hermétique, que les Philosophes ont appelée *Adrop*, *Moïse*, *la terre Promise* et la mythologie *Déjanire*, *Prothée*, s'est formée de cette *eau*, *Mercur*e est le dieu de la terre. Lorsque *Mercur*e est encore submergé dans la mer des Sages, il est le dieu des *Eaux* ; lorsque ces deux substances sont réunies et qu'elles se subliment, *Mercur*e devient le dieu du Ciel ; c'est pourquoi les Philosophes ont dit que leur matière était composée de trois choses : *d'eau*, *de terre* et *d'une quintessence ignée* qui vivifiait les deux autres principes. Cette quintessence n'est autre chose que les instruments volés à *Vulcain*, et le sceptre volé à *Jupiter*.

A propos de cette divinité triforme, l'auteur du *Rosaire des Philosophes* s'exprime ainsi :

« La matière de la *Pierre des Philosophes* est une *Eau*, ce qu'il faut entendre d'une eau prise de trois choses ; car il ne doit y en avoir ni plus ni moins ; *le Soleil est le mâle*, *la Lune est la femelle*, et *Mercur*e le *sperme*, ce qui néanmoins ne fait qu'un *mercur*e ».

*Mercur*e balayait la salle où les Dieux s'assemblaient. C'est-à-dire dans le sens hermétique pris de ce qui se passe dans la seconde opération de l'œuvre, que *Mercur*e ou l'esprit quintessentiel de la matière, travaillant sans cesse dans le vase à la purifier, balaye alors la salle d'assemblée, et la dispose à recevoir les Dieux qui ne sont autre chose que les diverses couleurs que prend la matière dans sa progression : la première couleur est la noire ou *Saturne*, la seconde est la grise ou *Jupiter*, la troisième est la blanche ou la *Lune*, la quatrième est la citrine ou *Vénus*, la cinquième est la safranée ou *Mars*, la sixième est la rouge pourprée ou le *Soleil*, etc.

En sorte que les couleurs que prend la matière dans le second œuvre ont donné naissance à tous les dieux de l'Olympe. C'est pourquoi Cybèle était regardée comme la mère des dieux, parce que l'étant du mercure hermétique, elle le devenait nécessairement de tous les dieux à qui le mercure des Philosophes a donné la naissance.

Tel est ce Mercure, si célèbre dans l'ancien temps et chez toutes les nations, à qui Hercule consacra sa *Massue* lorsqu'il eut fini ses travaux qui sont ceux qu'exige la première opération de l'œuvre et jusque, et exclusivement, à ce que la matière ait été portée à la dignité de dissolvant universel.

Ce Mercure prit naissance des Hiéroglyphes des Egyptiens et fut ensuite le sujet de presque toutes les allégories, et de toutes les fictions des poètes ; *l'ancre* qu'habitait ce Dieu et dont Orphée fait la description est très propre à dévoiler la nature des substances dont l'assemblage caractérisait ce dieu hermétique.

« *L'ancre de Mercure*, dit-il, était la *source de tous les biens* et de toutes les richesses et tout homme *sage et prudent* pouvait les y puiser ».

Il n'est pas difficile de pénétrer le sens des choses que ce sublime poète, élevé par les prêtres égyptiens et instruit de l'art mystérieux, a si bien exprimé.

Cet ancre cachait le principe des richesses et celui de la santé ; il avait donc dans son intérieur, le *Mercurus hermétique* et la *Pierre des Sages* qui en est le résultat, car il n'y a au monde que cette pierre à qui on attribue et à qui on reconnaisse ces merveilleuses propriétés.

L'ancre de mercure est représenté par le vase dans lequel l'artiste met la matière, et le mercure qui l'habite est la vertu fermentative de cette matière mercurielle enclose dans le vase.

(...)

VI Second Œuvre

(...) L'homme intérieur conserve la forme humaine, lorsque séparé de la matière, il monte après sa mort à la région spirituelle ; il conserve aussi les mêmes traits que ceux qu'avait son enveloppe mortelle. C'est pourquoi dans le monde spirituel, les parents y reconnaissent leurs parents, les amis y reconnaissent leurs amis.

La mort de l'homme dans ce bas monde n'est que la division des deux premières substances avec la dernière, c'est-à-dire que la séparation de son corps grossier d'avec son Esprit et son âme.

L'homme laisse sa dépouille mortelle dans le monde qui avait fourni les principes de son existence matérielle et de son accroissement. Après cette séparation, il passe en corps d'esprit et en âme dans la région spirituelle. C'est dans le monde spirituel que l'homme reçoit la récompense ou la punition des actions bonnes ou mauvaises qu'il a commises dans ce bas monde.

L'homme ressuscite immédiatement après sa mort ; ou pour dire avec plus de précision, de trois substances dont son individu était composé, il ne lui en reste plus que deux. C'est ce qu'on appelle résurrection. C'est ce qui a fait dire à saint Paul que l'homme ressuscitait avec un corps qui n'était pas celui qu'il laissait dans le monde sublunaire. La mort et la résurrection de l'homme ne sont donc que passage de ce bas monde au monde spirituel, où lorsqu'il a été bon et juste, il a la joie de reconnaître ses parents, ses amis, ses enfants qui comme lui ont mérité cette récompense.

Le séjour que l'âme de l'homme revêtue de son corps spirituel fait dans la région spirituelle, est une seconde vie, infiniment plus longue que la première, parce que son corps spirituel n'est pas susceptible de corruption ; d'ailleurs, à proportion que l'homme se rapproche de la divinité, pour qui l'espace des temps et des lieux n'est rien, ces mêmes espaces lui paraissent bien moindres et bien plus rapprochés.

Les punitions qu'éprouvent les hommes coupables après leur mort, ne sont que des illusions perpétuelles, des imaginations fantastiques et bizarres, qui leur font désirer avec fureur ce qu'ils ne peuvent obtenir ; l'objet de leurs désirs est le mal en lui-même et tout ce qui en dérive, le mépris des autres, l'aversion, la haine, la fureur, la vengeance, la cruauté et tous les effets contraires au bonheur de l'homme et à la société.

Il est une lumière divine dans le monde spirituel dont l'homme ne peut se faire qu'une idée vague et confuse, mais dont l'aspect et la vue cause la joie et fait le bonheur des habitants du monde spirituel ; les hommes qui dans ce bas monde ont été bons et justes, peuvent seuls en soutenir l'éclat et la majesté. Les hommes au contraire qui pendant leur vie ont abusé des dons de *Dieu* (c'est-à-dire de leur cœur et de leur raison) ne peuvent soutenir la splendeur de cette vive lumière, ils la craignent, ils la fuient même, parce qu'elle pénètre jusque dans les replis les plus cachés de leur corps spirituel ; elle met au plus grand jour aux yeux des habitants

du monde céleste, comme à leurs propres yeux, les crimes, les forfaits, les injustices, dont l'esprit de vengeance, d'ambition, d'avarice et de cupidité les a rendus coupables sur la terre qu'ils habitaient ; les crimes et les vices des hommes se gravent ineffaçablement pendant leur vie, à mesure qu'ils s'y livrent, dans la région du cœur et du cerveau de leur corps intérieur, de manière que dans le monde céleste leur corps spirituel, se trouvant diaphane et transparent comme l'air, est pénétré des rayons de la lumière divine et laisse lire, comme dans un livre, aux esprits des hommes justes, les atrocités que ces hommes pervers avaient eu l'art de déguiser dans ce bas monde, où leurs passions étaient couverte d'une écorce impénétrable aux yeux de leurs semblables. La honte et l'opprobre de paraître aux yeux de leurs parents, de leurs amis, de leurs connaissances, différents de ce qu'ils avaient voulu paraître pendant leur vie, les fait éloigner de cette lumière de justice et de vérité et se précipiter *de leur propre mouvement* dans les ténèbres où cette lumière divine ne pénètre jamais ; ils y errent dans l'illusion et dans l'aveuglement ; la consolation d'y reconnaître leurs parents, leurs amis, qui comme eux s'y sont précipités, leur est refusée ; ils en deviennent même quelque fois leurs persécuteurs. C'est la punition des méchants.

Les ténèbres où se précipitent les hommes coupables n'est autre chose que les éléments grossiers dans lesquels ils vivaient lorsqu'ils étaient encore enveloppés de leurs corps terrestre, mais lorsqu'ils n'existent plus qu'en corps spirituel, la lumière du soleil et celle des astres qui les éclairaient pendant leur vie n'est plus pour eux que ténèbres et obscurité, parce que d'un côté ils sont privés des yeux de leur corps mortel qui étaient les organes naturels qui comme une glace rendaient à leur âme la clarté naturelle du jour et celle de la nuit, et que de l'autre leur âme souillé de crimes ne peut, dans le monde spirituel, soutenir l'éclat de la lumière divine qui est celle qui éclaire les yeux du corps spirituel. Ils errent dans l'espace de notre atmosphère : ils nous entourent s'il faut ainsi dire de toutes parts ; ils épient sans cesse le moment où la faiblesse humaine leur facilite les moyens de s'introduire dans les organes des hommes pour les induire en erreur et pour chasser tout à fait de leur cœur la honte et le repentir. Ce sont ces esprits des ténèbres qui se communiquent aux mortels et que les conjurations peuvent faire apparaître.

Si les hommes étaient également justes et coupables, il n'y aurait qu'un degré de récompense ou de peine ; mais comme ils sont plus justes ou plus criminels les uns que les autres, la justice divine a établi différents degrés de récompenses ou de punitions, et ces degrés sont la mesure du plus ou du moins d'éloignement où les Esprits des hommes se tiennent de la lumière divine dont jouissent les justes dans le monde spirituel. Les coupables s'en

éloignent à jamais et se précipitent dans les ténèbres pour une éternité, en sorte que lorsque notre globe et les éléments grossiers qui le composent seront bouleversés et que Dieu en aura séparé les Eléments simples qui y répandaient la vie, ils ne seront plus qu'un résidu, qu'une terre damnée ; alors les esprits des ténèbres, ou seront anéantis ou seront précipités dans les abîmes de cette terre impure et corrompue.

Les Esprits moins coupables, quoique très éloignés de la Lumière divine, ne la perdent pas cependant absolument de vue, et lorsque les instigations des mauvais esprits qui les avoisinent, n'ont pu les déterminer à s'en séparer tout à fait, ils s'en rapprochent peu à peu. Les traces des actions répréhensibles gravées dans leur corps spirituel, s'en effacent en raison de la vérité de leur repentir ; et enfin, avec le temps et les prières, ils parviennent à jouir de la béatitude des justes. C'est à ces esprits que se rapporte le passage de la prière pour les morts : *et lux perpetua luceat eis.*

Je ne serais pas éloigné de croire que les prières ferventes des hommes justes en faveur des morts, aidées de leur repentir, ne puissent les rapprocher en moins de temps de la lumière divine. Si ce mystère est douteux, au moins est-il bien consolant pour les âmes honnêtes et reconnaissantes.

Lorsque l'homme en corps d'esprit et en âme a passé dans le monde spirituel le temps que lui a prescrit la providence, il s'y dépouille du corps spirituel, qu'il abandonne dans la région qui lui est naturelle, et monte en âme seulement dans le monde angélique, pour jouir des joies éternelles et ineffables réservées aux habitants du monde surcéleste.

(...)